

Patrick Tort, *L'Homme*, n°131, tome 34, 1994

Alain DROUARD, *Une Inconnue des sciences sociales : la Fondation Alexis Carrel, 1941-1945*. (Publié par l'INED avec le concours du CNRS.) Paris, Éd. de la Maison des Sciences de l'Homme, 1992, xxi + 552 p.

La sérénité académique non plus que la rigueur critique ne commandent de jeter un voile de silence sur le sens que peut assumer un travail de type « universitaire » dans un moment où son objet sert de révélateur à des clivages théorico-idéologiques majeurs. A l'heure où ces lignes sont écrites, et à la suite de la parution d'un livre publié conjointement par leur auteur et le psychiatre Lucien Bonnafé¹, vingt maires de grandes et moyennes villes de France ont pris la décision, au nom du respect des Droits de l'Homme, des principes républicains et de l'engagement démocratique, de débaptiser dans leur cité la rue qui portait jusque-là le nom d'Alexis Carrel. Cette situation oblige à questionner la position de la thèse d'Alain Drouard dans un débat dont ce dernier n'a pas été, de toute évidence, en mesure de prévoir l'importance ni les retombées.

Quelques mots sont ici nécessaires pour rappeler, avec toute l'équité que le sujet requiert, ce qui compose les deux faces d'Alexis Carrel. Face claire : chirurgien de talent, prix Nobel en 1912 pour ses travaux pionniers sur la suture des vaisseaux et les transplantations d'organes ; spécialiste des moyens de traitement des plaies, histologiste et cytologiste discutable mais imaginatif ; technicien ingénieux co-inventeur, avec Lindbergh, d'un prototype de pompe à perfusion. Face grise : penseur et écrivain déplorable, élitiste obsessionnel à tendances mystico-spiritualistes contrariées par un biologisme lourd, admirateur de Mussolini, pétainiste, partisan de l'application de mesures eugénistes destinées à combattre les symptômes de « dégénérescence » qui à ses yeux avilissent la société moderne, ordonnateur, dans la France occupée, d'enquêtes sur la « qualité biologique » des familles d'origine étrangère, auteur à titre privé de propos antisémites, partisan en 1935 des mesures nazies de stérilisation et de castration humaines, et défenseur de l'institution de chambres à gaz en vue d'éliminer certaines catégories de délinquants et de malades mentaux auteurs d'actes criminels. La crispation de Carrel sur la folie et l'héritage biologique défectueux, où s'évalue l'épaisseur sédimentée des paralogismes de l'eugénisme social-darwiniste, des théories de la dégénérescence et des fantasmes héréditaristes d'une certaine anthropologie criminelle, est coextensive de l'extermination hitlérienne des « incurables », et de la lente et massive agonie de quelque quarante mille malades mentaux dans les hôpitaux psychiatriques du régime collaborationniste entre 1940 et 1944. Carrel accomplit la presque-totalité de sa carrière aux États-Unis (Rockefeller Institute) et l'acheva dans la France de Pétain à la tête d'une institution à vocation eugéniste (dont il avait lui-même conçu le projet, en particulier dans un opuscule de 1937 intitulé *La Construction des hommes civilisés*), la Fondation française pour l'étude des problèmes humains (ancêtre de l'INED), dont il devait assumer la régence jusqu'à sa destitution en 1944, à la Libération. Le public ne le connaît plus guère que par son best-seller de 1935, *L'Homme*, cet inconnu, qu'Alain Drouard présente d'une manière inadmissible comme un « livre fondateur » (alors qu'il est le plagiat confus, par imprégnation continue et multiple, du discours le plus ordinaire de l'hygiène raciale allemande, qui fut le laboratoire idéologique du nazisme, ainsi que de l'eugénisme stérilisateur nord-américain), et parce qu'un mouvement d'extrême-droite français en a fait depuis quelques années, par la voix de ses dirigeants, et d'une façon tragi-comique, le « fondateur de l'écologie ».

¹ L. Bonnafé & P. Tort, *L'Homme, cet inconnu ? Alexis Carrel, Jean-Marie Le Pen et les chambres à gaz*, Paris, Éditions Syllepse, 1992 (« Classiques du silence »).

La problématique de la thèse d'A. Drouard n'est pas de se demander quel Carrel choisir, du « bon » ou du « mauvais ». Elle est de ne pas manquer trop ostensiblement à la rigueur documentaire tout en persuadant son lecteur que le « bon » Carrel est incomparablement plus estimable que n'est condamnable le « mauvais » Carrel, lequel du reste n'est peut-être qu'une hallucination d'adversaires obnubilés ou malveillants qui refusent d'accepter que le grand humaniste, soucieux d'hygiène raciale jusqu'à en appeler à l'élimination physique pure et simple des éléments infectants de la société, ait été en fait, comme il tente d'en accréditer l'idée, l'émouvante victime d'un « effet de position et de surdétermination historique » (p. 53). Ce subtil retournement a déjà trouvé des appuis chez un ou deux historiens qui, drapés dans l'objectivité occasionnellement chatouilleuse où s'appréhende ce qui est — en de multiples sens — le souci de leur discipline, plaident pour plus de sérénité dans le jugement porté sur Carrel, au nom de la nécessité de resituer l'homme, son discours et ses entreprises « dans leur contexte ». Il serait tentant de rappeler à ces experts sereins de la « compréhension dans le contexte » que c'est précisément « dans son contexte » qu'un certain Adolf Hitler a donné naguère toute sa mesure... et de les inviter à réfléchir, à partir de ce *Witz* un peu grave, à ce qui sépare encore leur « objectivité » de ce que l'on nomme aujourd'hui le révisionnisme.

Ce n'est probablement pas sans de solides raisons — dont il y a fort à parier qu'elles sont en grande partie d'origine extérieure — que Drouard achève l'introduction de son ouvrage en prenant soin de « répondre par avance [?] aux critiques de ceux qui verraient dans cette thèse une tentative de réhabilitation d'Alexis Carrel et à travers lui du régime de Vichy » (p. 27). En historien scrupuleux et prudent, l'auteur tient à avertir que les documents cités ou répertoriés dans les annexes étayent chacune de ses affirmations. Certes, la documentation ne manque pas dans la « thèse » d'Alain Drouard. Elle constitue même l'essentiel : les « Annexes » consacrées à certaines correspondances de Carrel à propos de *L'Homme, cet inconnu*, aux projets inédits d'institutions et aux plans d'ouvrages non rédigés, aux documents statutaires, budgétaires, organisationnels et autres se rapportant à la Fondation occupent plus de la moitié du livre. C'est même cette relative pléthore documentaire, combinée à la crainte de paraître occulter certains aspects de Carrel, qui produit le comique involontaire de ce travail qui se disloque sous la tension d'une double contrainte : reconnaître chez Carrel celui qui, dans l'édition allemande de son best-seller de 1935, ajoute, pour être agréable à ses nouveaux lecteurs et futurs maîtres, la phrase suivante : « Le gouvernement allemand a pris des mesures énergiques contre la propagation des individus défectueux, des malades mentaux et des criminels. La solution idéale serait de supprimer chacun de ces individus aussitôt qu'il s'est montré dangereux » (passage transmis par Carrel le 30 décembre 1935 à son éditeur allemand de Stuttgart, et cité par Drouard lui-même p. 112 ; le texte définitif, dans l'édition allemande de 1936, inclura les « minorités »), et de conclure toutefois, car telle est la « thèse » que Drouard a soutenue devant un jury au regard complaisant, que « l'eugénisme de Carrel est positif parce qu'il vise plus à favoriser la reproduction des 'meilleurs', des plus 'doués' et des 'forts' qu'à empêcher les porteurs d'une mauvaise hérédité de procréer ». L'autre « thèse », pour ainsi dire complémentaire, consiste à prétendre que l'inspiration de Carrel était en ce domaine plus américaine qu'allemande — ce qui dénote une cécité singulière quant aux rapports institutionnels entretenus par les deux eugénismes, à supposer d'ailleurs qu'une telle distinction puisse rendre le discours de Carrel plus respectable ou moins révoltant. Tous avis publiquement partagés par P. A. Taguieff lors d'une émission de France-Culture². Certains auront encore la naïveté de s'en étonner.

² « Les lundis de l'histoire » du 29 mars 1993.